

Docteur Jacques LACAN

SEMINAIRE

dix

Mercredi 15 Juin 1966

SEMINAIRE FERME

L'objet de la psychanalyse (suite)

Nous avons entendu, je dis cela pour

... ceux qui sont à la fois partie prenante de ce séminaire fermé et qui assistent aux [débats intitulés Communications scientifiques dans l'Ecole freudienne, il par exemple] y a ici, certainement, une part importante de l'assemblée qui réalise ... cette réunion de caractère...

Evidemment, nous avons entendu une communication très très bien. D'ailleurs, je l'ai marqué, mais enfin elle est très très bien à placer, si vous me permettez cette chose qui est à prendre avec le grain de sel, dans la problématique de ce qui constitue, pour moi ce qu'on appelle communication, -vous avez vu tous à l'heure je n'ai pas acheté, - communication scientifique dans la psychanalyse.

Ça ne doit pas lui être absolument particulier à la psychanalyse. Il doit y avoir bien d'autres configurations dans lesquelles le même effet se produit. Enfin, pour la psychanalyse, <sup>appelons ça ...</sup> est-ce que vous ne pensez pas que ça tourne toujours un peu au complot contre le malade !

Et c'est ça qui fausse la chose, enfin, qui fait que, qu'on arrive à dire des choses qui dépassent un peu, enfin, <sup>puis</sup> je ~~peux~~ dire, la stricte pensée scientifique qui ~~peut~~ <sup>faire</sup> être celle où on se tiendrait s'il s'agissait de véritables réunions scientifiques.

Comme nous sommes en fin d'année, on peut me permettre un peu d'ouvrir mon cœur sur les raisons que j'ai d'être réticent à ce style<sup>en tant qu'</sup> est le moteur courant du travail analytique et qui s'appellent les réunions où il y a des communications qu'on appelle scientifiques, qui ne l<sup>e</sup> sont pas tellement que ça.

Moyennant quoi, sur le plan d'<sup>une</sup> notation clinique de quelque chose de centré autour du couple pervers, Clavreul, dont je déplore l'absence ici car je lui aurais renouvelé mon compliment, nous a fait quelque chose d'excellent. Voilà Il n'y manque que ceci qui a été dit finalement dans la discussion <sup>que</sup> mais personne n'a entendu parce qu'on ne l'a pas dit clairement, c'est qu'en soi pour parler tout à fait scientifiquement d'une telle affirmation, il faudrait partir de ceci qui est tout simplement la base dans Freud.

On l'a dit, on l'a amené timidement ces Trois essais sur la sexualité, ben c'est que la perversion, elle est normale.

Il faut repartir de là une bonne fois, alors le problème, le problème de construction clinique, ce serait de savoir pourquoi il y a des pervers anormaux.

Pourquoi il y a des pervers anormaux. Ça nous permettrait d'entrer dans toute une configuration pour une part historique parce que les choses historiques, elles ne sont pas historiques uniquement parce qu'il est arrivé un accident, elles sont historiques parce qu'il fallait bien qu'une telle configuration vienne au jour.

Il est bien clair que c'est le même problème que celui que notre ami Michel Foucault qui n'est pas, lui non plus, si ne s'est pas cru invité au séminaire fermé, c'est bien malheureux, notre ami Michel Foucault, en somme, aborde avec des excellents bouquins comme ceux auxquels nous nous sommes reportés -on n'entend là-bas ? Oui ? Bon- L'histoire de la folie ou La Naissance de la clinique. Vous comprendrez pourquoi

1° il y a des pervers normaux.

2° il y a des pervers considérés comme anormaux, c'est bien le moins que, à partir du moment où il y a des pervers anormaux, il y a aussi des gens pour les considérer comme tels à moins que les choses soient dans l'ordre inverse.

mais il ne faut rien forcer, dans ce genre là

Quoi qu'il en soit, je regrette l'absence de Clavreuil parce que je lui aurais recommandé, à lui, une lecture pour cette prochaine conférence qu'il nous fera certainement encore plus excellente, au partant, comme je le lui ai conseillé, de ce que j'ai pointé, à savoir que, sa référence la meilleure, dans tout ce qu'il nous a dit, -n'oublions pas que sa conférence était intitulée Le couple pervers, comme s'il y en avait ! de purs et simples couples pervers. Justement, c'est tout le drama. Enfin, liaisons.

La remarque qui est celle épinglée de Jean Genêt qu'il y a toujours dans l'exercice de l'acte pervers un endroit où le pervers tient beaucoup à ce que soit placée la marque du faux. Je lui ai conseillé de repartir de là.

Je lui conseillerai aujourd'hui une lecture, une lecture qui est une lecture pour tous, d'ailleurs, que je vous conseille à tous et qui vous permettra de donner une illustration très simple et très convaincante de ce que je suis en train de vous dire qu'il faut partir du fait que la perversion c'est normal. Autrement dit, que dans de certaines conditions, ça peut ne pas faire tâche du tout. Moyennant quoi, ce livre, que j'ai pris soin

de passer chez le libraire pour que vous voyez qu'il existe et je ne me souvenais plus qu'il avait été imprimé au <sup>tout</sup> Mercure de France, récemment d'ailleurs, grâce à quoi vous pouvez le voir, qui s'appelle les Mémoires de l'Abbé de Choisy en femme, lisez-le, lisez-le, moyennant quoi vous verrez où est le sain départ concernant le registre de la perversion.

Vous verrez quelqu'un de, non seulement tout à fait à l'aise dans sa perversion et ceci de bout en bout, ce qui ne l'a pas empêché d'être quelqu'un qui a mené une carrière accomplie dans le respect général, de recevoir toutes les marques de la confiance publique et même royale et d'écrire avec une parfaite élégance un compte-rendu de choses qui, de nos jours, nous mettraient littéralement la tête à l'envers et nous pousseraient même à faire des choses aussi exorbitantes qu'une expertise médico-légale, sans compter le discrédit qui rejaillirait sur le haut-clergé pourtant bien connu pour être particulièrement expert dans ces pratiques, alors que de nos jours, il se croit forcé de dissimuler ces choses qui ne sont le siège que d'un rapport sain et normal aux choses fondamentales.

Voilà donc la lecture que je vous conseille. Naturellement certaines personnes qui sont ou qui ne sont pas ici y verront la confirmation que, comme ça se dit, je suis un bourgeois d'entre-les-deux guerres. Mon Dieu, comme les gens veulent petit ! Je suis un bourgeois d'avant la révolution française, alors vous vous rendez compte, comme je m'en avance !

Bien, enfin chose, vous en serez convaincus, après cette approbation, cette estampille : "livre à lire" que je viens de donner à ce bouquin.

Là-dessous, aujourd'hui j'aimerais bien que, puisque, nous saulions c'est un séminaire fermé mais que c'est l'avant-dernier et que, mon dieu, dans le dernier, il faudra bien que je me donne l'aspect de donner à certaines choses une clôture, j'ai hésité sur ce sur quoi je clovais.

Peut-être après tout que je pourrai tout de même mettre un point à quelque chose qui a fait le début du séminaire fermé cette année, à savoir la discussion des articles où notre excellent ami Stein a produit ces positions sur le sujet de ce qu'il appelle la situation analytique qu'il a bien voulu limiter aux conditions de départ, enfin à ce à quoi on s'engage en faisant des séances analytiques. Mais après ça il a été tout doucement au transfert et au contre-

transfert, il s'agit de s'entendre sur ce qu'il met sous ces deux rubriques. Et après ça, il a parlé du jugement du psychanalyste. Il y a eu un débat, un débat auquel je n'ai pas assisté, à tout, parce que, pour une part, le Docteur Irène Perrier-Roublieff a bien voulu en tenir la direction en mon absence. Tout ça mériterait assurément complément, complément et peut-être éclairage, éclairage, et peut-être un peu plus, enfin, un peu plus ferme, je veux dire, je veux dire que peut-être, tout à l'heure, nous commencerons un peu d'en parler, si ça marche, eh bien ça nous incitera aussi à demander à Stein de venir la prochaine fois puisqu'aussi bien, il ne serait pas non plus tout à fait convenable que cette clôture soit faite en dehors de sa présence. Enfin, ça viendra peut-être quand même tout à l'heure. Je veux dire l'amorce de ça.

Ce que j'aimerais et ce dont, heureusement, je me suis assuré toute garantie que j'aurais au moins quelque chose pour me répondre, ce que j'aimerais, c'est que, comme toute après une amie où je vous ai dit des choses dont il doit avoir dans votre tête un gros résidu quand même, j'ai dit des choses, certaines qui étaient tout à fait neuves au moins pour une part d'entre vous, d'autres

qui étaient vraiment structurées pour la première fois, d'une façon absolument, non seulement exemplaire mais même rigoureuse, et j'ai aussi osé ajouter prenant par là une sorte d'engagement, définitive, considérant par exemple, le schéma que je vous ai donné de la fonction du regard. Bon, je ne serai pas mécontent, je ne déplorerais pas que certains me posent des questions.

Naturellement le bruit se confirme que, ce n'est pas une chose à faire, sous prétexte que l'autre jour, par exemple, j'ai eu l'air de dire à Monsieur Audouard qui, en somme, est la seule personne qui, sur ce plan, m'a donné toute satisfaction cette année, c'est-à-dire qu'il s'est tout simplement risqué à ce que je demande, c'est-à-dire à ce qu'on me réponde.

Monsieur Audouard a fait, c'est vrai, une grosse erreur, une grosse erreur en collant dans le schéma de la perspective l'œil de l'artiste <sup>dans</sup> ce qu'on peut en somme appeler le plan du tableau, ceci au moment de fondation de la perspective. Bon. Il faudrait, quand même bien que vous conceviez ceci, c'est que, étant donné que chacun est ici avec son petit narcissisme en poche, c'est-à-dire l'idée de ne pas se ridiculiser, il faudrait tout de même bien

vous dire que ce que Monsieur Audouard a fait, c'est très exactement ce que, par rapport à Alberti, je vous ai dit qu'il était dans ce fameux schéma de la perspective, je l'ai dessiné au tableau, enfin, j'ai pris beaucoup de peine, dans ce qu'Alberti a fondé et qu'un nommé Viator, c'était parce qu'il s'appelait Pellerin, tout simplement en français, a repris, et bien l'erreur qu'a fait Monsieur Audouard, c'est exactement l'erreur qu'a fait Albert Dürer, c'est-à-dire que, quand on se reporte aux écrits d'Albert Dürer, on voit très exactement que, certaines fautes, un certain déplacement du schéma qui n'est pas sans retentir d'ailleurs sur ce que vous voyez d'assez chavirant dans les perspectives d'Albert Dürer quand vous y regardez de près est dû, très exactement à une erreur initiale de cette espèce. Vous voyez donc que Monsieur Audouard n'est pas en mauvaise compagnie.

Ceci, bien sûr, ne ~~je~~ peux pas vous le démontrer parce que, parce qu'il faudrait, enfin c'est très facile, je peux vous donner, à ceux que ça intéresse la bibliographie. Il y a quelqu'un qui a <sup>tous</sup> mis très joliment ça en évidence, c'est un américain qui a fait sur l'art et la géométrie quelques petits livres astucieux dont un spécialement

concernant ce statut de la perspective en tant qu'il ressort d'Alberti, de Viator et d'Albert Dürer. Et on s'explique tout ça très bien. On s'explique tout ça très bien en fonction de ceci justement qu'Albert Dürer <sup>a</sup> commençait à se poser le problème de la perspective à partir de ce que j'appellerai, enfin, la démarche radicalement opposée, celle qui est issue de la considération du point lumineux et de la formation de l'ombre c'est-à-dire la position antécédente, celle que je vous ai montrée <sup>par</sup> être tout à fait antinomique de celle de la construction de la perspective à des fins toutes opposées qui ne sont pas des fins de constitution du monde éclairé mais de constitution du monde subjectif si vous me permettez de faire cette opposition marquée, marquée et justifiée de tout le discours antérieur.

C'est dans la mesure où ce qui intéressait Dürer, c'est l'ombre d'un cube qu'il n'arrive pas à faire la juste perspective du cube.

Bon, ceci étant dit et Monsieur Audouard étant rentré à sa place c'est-à-dire n'ayant subi que du prestige auquel d'autres que nous <sup>et</sup> qu'on peut dire plus grands ont succombé, j'aimerais bien que ça encourage ceux qui peuvent avoir quelques questions à poser sur ce que j'ai dit et par

exemple sur ce que j'ai dit la dernière fois sur le schéma qui aboutit vraiment à poser de très très grosses questions sur ce schéma, n'est-ce pas qui est là dans un arrière et où nous nous trouvons avec le sujet dans cette position par rapport au champ de l'autre que tout ce qui concerne son rapport à la jouissance doit lui venir par l'intermédiaire de ce qui est lié à l'autre et qui se présente bien ainsi comme lié à une certaine fonction qui n'est pas sans être le ?

! puisqu'aussi bien, ce que l'appartient illustré par l'exemple des Ménines, de la structure qui fut produite par Velasquez nous le démontre. Disons que dans l'appareil de la perspective et du regard nous pouvons concevoir, faire coexister non seulement ce pourquoi coexiste le registre narcissique.

Tout mon premier effort d'enseignement a été de se décoller de ce qu'il a comme articulation que non seulement /ils peuvent coexister mais comment au niveau d'un certain objet, le regard, l'un peut donner la clé de l'autre et le regard comme effet de , être le véritable ressort, le véritable secret de la capture narcissique.

Donc dans ce rapport du S à A, nous avons pu établir la fonction de ce : (a) dont j'ai parlé, si vous voulez

avec privilège pour l'un d'entre eux, le moins étudié et pourtant le plus fondamental pour toute articulation de la chose elle-même. Et puis la correspondance en avant qu'ici vous voulez, l'équivalence que le (-phi) c'est-à-dire le phallus en tant qu'objet en jeu dans le rapport à la jouissance, en tant qu'il nécessite la conjonction de l'autre dans la relation sexuelle...

Ah, bien vous voilà Stein. Venez là. Je déplorais votre absence.

En bien, ceci évidemment pose, ne semble offrir l'occasion de toutes sortes de questions.

Quand je dis que je refais une seconde fois le tour, que je redouble la bande de Moebius freudien, vous me voyez bien pas du tout une illustration mais le fait même de ce que je veux dire dans le fait que le drame de l'Œdipe que je crois avoir, pour vous, suffisamment articulé, il a une autre face par laquelle on pourrait l'articuler de bout en bout en faire tout le tour.

Le drame de l'Œdipe, c'est le meurtre du père et le fait qu'Œdipe a joui de la mère. On voit aussi que la chose reste en suspens d'une éternelle interrogation concernant la loi et tout ce qui s'en engendre de ce fait, qu'Œdipe,

comme je le dis souvent, n'avait pas le complexe d'Oedipe, à savoir qu'il l'a fait tout tranquillement. Bien sûr, il l'a fait sans le savoir. Mais on peut éclairer le drame d'une autre façon et dire que le drame d'Oedipe, en tout cas le drame de la tragédie, de la façon la plus claire, c'est le drame engendré par le fait qu'Oedipe est le héros du désir de savoir. Mais que comme je l'ai déjà dit depuis très longtemps, <sup>mais</sup> je le répète dans ce contexte, j'ai déjà dit depuis très longtemps quel est le terme de l'Oedipe.

Oedipe, devant la révélation, sur l'écran crevé de ce qu'il y a derrière, et avec, je l'ai dit dans ces termes, ses yeux par terre, Oedipe s'arrachant les yeux, ce qui n'a rien à faire avec la vision, soit <sup>ce qui est</sup> proprement donc le symbole de cette chute dans cet entre-deux, dans cet espace que Dussargues désigne du nom des cieux et que j'ai identifié, c'est la seule identification possible à ce que nous appelons le Dasein, là est choi le regard d'Oedipe. Ceci est la fin, la conclusion, <sup>et</sup> le sens de la tragédie, tout au moins est-il aussi loisible de traduire cette tragédie dans cet envers que de la poser dans l'endroit où elle nous révèle le drame générateur de la fondation de la loi. Les deux choses sont équivalentes pour la raison même qui fait que la bande de

ne Moebius/se conjoint à elle-même réelle/ qu'à faire deux tours.

Bon. Eh bien, ceci ayant été amené ne s'accompagnera plus que d'une remarque c'est que la considération de l'objet (a) et de sa fonction, pour autant que seule cette considération nous amène à nous poser les questions cruciales qui concernent le complexe de castration à savoir comment surgit le groupe, -il faut bien employer un terme anthropologique qui permet le fonctionnement d'un certain (- phi),/nous sommes servi depuis longtemps mais d'une façon plus ou moins bien précisée dans une structure logique; eh bien, c'est là ce qu'introduit de décisif l'objet (a) à savoir ce par quoi il nous permettra d'aborder ce terrain à proposément parler vierge, vierge pour un psychanalyste comme ça, émis de nos jours, si je puis dire, à savoir le complexe de castration.

Il est tout à fait clair qu'on n'en parle jamais que d'une façon marginale en faisant comme si on savait ce que ça veut dire. Evidemment, on a bien un petit soupçon parce que j'en ai un peu parlé, de ci, de là. Mais enfin, tout de même, pas assez pour que Monsieur Ricoeur, par exemple, en fasse entrer la moindre parcelle dans son bouquin qui a provoqué tant d'intérêt. Il est même remarquable qu'il n'y en a pas trace.

C'est donc qu'on n'en parle pas ailleurs non plus. Il serait bien nécessaire qu'on pût, du complexe de castration dire quelque chose. Or, il me semble que la dernière fois, j'ai commencé de dire quelque chose de très fermement articulé sur ce point. Evidemment dans la mesure où nous pouvons au moins ébaucher le programme, pour dire que l'année prochaine nous parlerons de cette sorte de logique qui puisse nous permettre de situer ce qui, très spécifiquement, ressortit à la fonction (- phi) par rapport à ce premier plan que nous avons assuré cette année concernant l'objet (s).

Il y a une chose en tout cas certaine puisque nous avons parlé du mythe d'Oedipe. Bien sûr que l'Oedipisme est la pierre angulaire et que, si nous ne voyons pas que tout dans ce qu'a construit Freud, c'est autour de l'Oedipe, nous ne verrons jamais absolument rien. Seulement, il ne suffit pas encore qu'on explique l'Oedipe pour que vous sachiez de quoi parlait Freud à moins que vous ne sachiez, étant rompus au vocabulaire que je déroule devant vous que ce qu'il s'agit d'articuler, c'est le fondement du désir et que, tant qu'on ne va que jusque là, on n'a même pas assuré le champ de la sexualité. Le mythe d'Oedipe ne nous enseigne rien du tout sur ce que c'est que d'être homme ou femme.

C'est absolument étalé dans Freud. Comme je l'ai dit la dernière fois, le fait que jamais il ne prouve le couple masculin-féminin, sauf pour dire qu'on ne peut pas en parler, justement, prouve assez cette espèce de limite.

On va commencer à poser des questions qui concernent la sexualité aussi bien masculine que féminine qu'à partir du moment où entre en jeu l'organe et la fonction phallique. Faute de faire ces distinctions, on est dans l'embrouillamini le plus absolu.

Il faut bien dire que là il y a quelque chose qui joue peut-être à la base du fait que Freud n'a pas fait, pourquoi ne l'aurait-il pas fait lui-même son second tour ? Pourquoi est-ce qu'il l'aurait laissé à faire à quelqu'un d'autre. On peut aussi se poser cette question.

C'est là que je suis très embarrassé. L'expérience m'enseigne, m'enseigne à ma dépens, me conseille de ne proceder qu'avec de très grandes précautions. A la vérité, ce n'est pas tout à fait de ma nature, mais d'autres les prennent pour moi. En somme, puisque cette trame serrée d'événements qui a abouti un jour à faire que j'interromps à ma première leçon un séminaire annoncé <sup>du</sup> sous le titre du Nom du père, vous direz que, pour des psychanalystes, il est tout de même

bien naturel de donner un sens aux événements et que, quels qu'en soient les détours contingents, les échéances et les petits pataquès qui ont pu faire échoir justement ce jour-là le fait que, après tout, des gens peut-être plus avertis de l'importance de ce que j'avais à dire, ont bien veillé à ce que je tiennes ma parole de ne pas le dire en certains cas, c'est bien qu'il y avait là tout de même quelque raison et qui touchent, qui touchent à ce fait délicat précisément dans la limite où s'est arrêtée Freud.

Si tellement de choses de l'ordre qui aboutissent à ces singulières rendez-vous dont on ne peut pas dire qu'en eux-mêmes, ils soient progressifs, c'est bien que, il y a quelques chose dans Freud qu'on ne peut pas supporter. Si je le leur retire, de quoi pourront-ils se supporter ? Caux qui se supportent, justement, en souffre de ce qu'il y a d'insupportable dans ce quelque chose dont il faut croire que ça fait déjà bien assez ~~pas~~ en avant dans un certain sens puisqu'on peut pas l'aller plus. De sorte qu'en somme, ce n'est qu'avec une façon, une touche tout à fait légère et en quelque sorte comme une ombre, de facteur négatif que je ferai remarquer que nous devons à Freud tout de même le fait que jusqu'à

la fin de sa vie, semble-t-il, il lui soit paru résider un mystère dans la question suivante qu'il exprimait ainsi : "Que veut une femme ?" Nous devons ça à une connasse qui nous l'a rapportée et devant laquelle il avait, comme ça, laissé s'ouvrir sa tirelire ventrale. Il y a des moments où même les idoles se déballent. Il faut dire qu'il faut pour ça des spectacles spécialement horrifiants.

Que veut une femme ? Freud, comme s'exprime Jones, avait un trait qui ne peut tout de même pas manquer de frapper, ce trait qui ne s'exprime bien, qui ne s'épingle bien qu'en la langue anglaise, on appelle ça luxurious. En français, ce n'est pas très en usage. Nous ne sommes peut-être pas assez luxurieux pour ça. Mais enfin, deux types comme dans l'autre, qu'on le soit ou qu'on ne le soit pas, ça n'est jamais que la spécification d'une position qu'on a sur ce point à se vanter. C'est n'est pas plus heureux de l'être que de ne pas l'être. Il était luxurieux et pas à l'endroit de n'importe qui.

"La femme de César, dit-on, ne saurait être soupçonnée" Ça s'emploie beaucoup. C'est comme quand on dit, "le style, c'est l'homme", par exemple. C'est une citation incorrecte mais ça ne fait rien.

C'est des choses qui marchent toujours. Placées au bon endroit, ça ne suffre pas discussion. Qu'est-ce que ça veux dire ? Soupçonnée de quoi ? D'être une vraie femme, peut-être ? La femme de Freud dont il y a tout à parier que c'était en seule femme, ne saurait être l'objet d'un tel soupçon. Nous en avons, sous la plume de Freud, enfin, toutes les traces les plus extraordinaires. L'emploi du terme shäuben se sich streichen, hérissé dans l'analyse du rêve de l'injection d'Irra, est en quelque chose dans ce style, cet Umschreibung ce style froid, presque le seul cas où je peux me recommander qui la torture <sup>on</sup> <sup>veut</sup> du ciel. Il nous amène ce vers quoi il allait, bien sûr, sans nous le dire, c'est qu'en fin de compte, tout ça, une femme sich strukt<sup>un</sup>t, c'est comme Madame Freud et que c'est tout de même bien embêtant.

Oui, voilà évidemment un point de repère de nature à nous donner le sentiment de savoir où se pose le problème, où est la question où nous en sommes, où sont les barrières, en quelque sorte, structurales, inhérentes à la structure même du concept mis en jeu qui explique beaucoup de choses, de...de par exemple l'histoire de la psychanalyse depuis, du mode sous lequel s'y sont fait valoir non seulement la féminité et ses problèmes mais les femmes elles-mêmes.

ce qu'on peut appeler les <sup>mères</sup> dans notre communauté psychanalytique.

Ce sont des drôles de mères!

Roubleff      On n'entend pas.

car            Eh bien, c'est peut-être mieux.

Alors j'aimerais bien là-dessus, en somme, que certaines questions me soient posées. Puisqu'en somme, par exemple, la dernière fois, en posant le sujet devant, si je puis dire, cette surface de réflexion, qui constitue la dialectique de l'autre, pour y repérer, une façon qui nécessite, en somme, là aussi, un certain ordre de mirage. La place de la jouissance, je vous ai indiqué bien des choses, notamment et réglé cette question au passage de ce que j'ai appelé l'erreur de Hegel, que la jouissance est dans le maître. On est étourdi. Si le maître a quelque chose à voir avec le maître absolu, c'est-à-dire la mort, quelle sacréidie de placer la jouissance du côté du maître. Il n'est pas facile de faire fonctionner l'instance de la mort. Personne n'a encore imaginé que ce soit dans cet être mythique que la jouissance réside. L'erreur hegelienne est donc bel et bien une erreur analysable. Et là, nous touchons du doigt, dans la structure ici écrite au tableau, inscrite dans ces petites lettres où gît l'essence, le nœud dramatique qui est proprement celui auquel nous avons affaire ; comment il se fait que ce

soit à cette place du A, à la place de l'Autre, en tant que c'est là que se fait l'articulation signifiante, que se passe pour nous la visée du reprisage qui tend à la jouissance et progressent à la jouissance sexuelle.

Que le (- pris) c'est-à-dire l'organé, l'organisé particulier dont je vous ai expliqué quelle est la contingence, je veux dire qu'il n'est nullement, en lui-même, nécessaire à l'accomplissement de la copulation sexuelle, qu'il a pris cette forme particulière pour des raisons qui, jusqu'à ce que nous sachions articuler un petit commencement de quelque chose en matière d'évolution des formes, eh bien, nous nous contenterons de tenir la chose pour ce qu'elle est. Tant qu'on n'a pas substitué à quelque principe intellectuel cette approximation première qu'il suffit de regarder un petit peu le fonctionnement écologique des animaux pour savoir que l'instinct ne concerne que <sup>ça</sup> <sub>lui</sub>. Qu'est-ce que le vivant va bien pouvoir faire avec un organé ? Non seulement la fécondation ne croit pas l'organé, ça saute aux yeux et comment ça pourrait-il même se faire, mais il faut énormément d'astuce pour donner un emploi à un organé. Voilà exactement ce que nous nommons <sup>vraiment</sup> les fonctionnements des choses quand on y regarde de près.

L'organisme vivant fait ce qu'il peut de ce qui lui est donné d'organes et avec l'organe pénien, oh bien, on peut sans doute, mais on peut peu. En tout cas, il est tout à fait clair qu'il entre dans une certaine fonction, dans un rôle qui est un tout petit peu plus compliqué que celui de baiser, qui est ce que j'ai appelé l'autre jour, pour servir d'échantillon, l'accord entre la jouissance male et la jouissance e femelle.

Ceci se place tout à fait aux dépens de la jouissance male non seulement parce que le male ne saurait y accéder qu'à faire choir l'organe pénien au rang de fonction d'objet (a) mais avec ce signe tout à fait spécial qui est le signe négatif auquel il s'agira, pour nous, l'armée prochaine, dans de savantes recherches logiques, de voir, de préciser, quelle est exactement la fonction de ce signe (-) par rapport à ceux qui sont en usage et dont on use, d'ailleurs, je parle dans le courant, chez la plupart des gens qui sont ici, par exemple, sans du tout savoir ce qu'en fait, alors qu'il serait tout à fait simple à se reporter à d'excellents petits bouquins mathématiques qui, maintenant, courent les rues, car tout ça maintenant, se vulgarise, Dieu merci, avec 150 ans de retard mais enfin, il n'est jamais trop tard pour bien faire

mais tout le monde peut s'apercevoir que le signs moins  
peut avoir selon les groupes et fait intervenir des sens  
excessivement différents. Il s'agit de savoir donc, ce qu'il  
est pour nous. Mais laissons cela. Prenons-le en bloc ce  
moins phi et disons, et disons que le rapport qu'il s'agit  
d'établir dans l'union sexuelle à une jouissance, laisse  
précisément le pas à la jouissance féminine qui n'aurait  
point cette importance si elle ne venait pas précisément  
se situer à la place que j'ai marquée ici du A, lieu de  
l'Aurore. Ça vaut pas du tout dire, bien sûr, que la femme  
y soit plus d'embêlée que l'homme, car elle est exactement  
à la même place S, et tous les deux, les autres choses égales,  
comme dans le célèbre conte de Lorgus immortal, sont là,  
avec donc la main ce joli dessert du moins phi, à se regarder,  
à se demander qu'est-ce qu'ils va bien en faire pour se mettre  
d'accord quant à la jouissance.

Alors, après cela, on fera peut-être mieux de ne pas  
nous parler/être dominés<sup>comme</sup> de la maturation génitale, de l'exis-  
tence du mariage parfait. Parce que, bien sûr, l'oblativité,  
cette sacrée oblativité dont je finis par ne plus que très  
peu parler et dont il ne faudrait pas parler éternellement,  
il faudrait une bonne fois un jour qu'on ferme cette paren-

thèse, il faudrait pas croire non plus que c'est un moulin à vent, j'ai des élèves qui le prennent pour ça, ils se lancent toujours à tort et à travers là-dessus, là où elle n'y est pas du tout en plus.

C'est tout de même certain qu'il faut bien dire que, il y a des choses qu'il faudrait dire quand même. Ça existe le mari oblatif par exemple. Il y en a qui sont oblatifs comme on ne peut pas imaginer. Ça se rencontre ! . Ça a des origines diverses. Il ne faut pas jeter le discrédit là-dessus. Ça peut avoir des origines nobles : le masochisme par exemple. C'est une excellente position.

Du point de vue de la réalisation sexuelle, après, je commence à avoir de l'expérience, enfin, quoi, oui, Trente cinq ans, quand même, ça commence à bien faire. Naturellement, j'ai pas vu grand' chose, <sup>pas plus</sup> que personne. On a si peu de temps. Mais enfin, quand même, j'ai jamais vu que chez une femme, ça déclenche à proprement parler, vous savez, ça. Ça déclenche de très très curieuses réactions, et des réflexes qui, du dehors, comme ça, du point de vue moraliste, sont tout à fait manifestes.

En tous les cas, une grande insistance de la part de la femme sur la chancellerie de la castration du mari.

Ce qui ne va pas de soi, ce qui n'est pas impliqué dans le schéma, vous comprenez, quand je parle du moins phallique, là, cœurs de l'échantillon vibrant qui doit permettre l'accord, ça ne veut pas dire que la castration soit réservée à l'homme puisque justement, c'est bien tout l'intérêt de la théorie analytique, c'est qu'on s'aperçoive que le concept de castration joue en tant qu'il porte aussi sur quelqu'un qui ne l'est pas de nature, / il peut même pas l'être s'il s'agit du pénis.

C'est dans cette perspective qu'il conviendrait, par exemple, de s'interroger sur l'extraordinaire efficace quant à la révélation sexuelle car ça existe, cet extraordinaire efficace sur beaucoup de femmes pour ne pas dire la femme, ça existe la femme, ça existe là-bas au niveau de l'objet (a). L'extraordinaire valeur donc, pour cette opération, de ce qu'on appelle des bresses féminins. Leur succès ne fait absolument aucun doute. On sait ça depuis toujours et puis ça se voit toujours. Qu'une femme qui a eu ce genre de maxi du type en or, taillé à la serpe, enfin le boucher de la belle bouchère, rencontre seulement un chanteur à voix et vous n'en direz des nouvelles. Ce sont de ces faits, enfin, qui sont gros comme ça, d'observation courante, renouvelés tous

les jours, qui remplissent, nous analystes, nous pouvons savoir le plaisir qu'elles ont les femmes avec le chanteur à voix f. C'est fantastique comment elles se sont retrouvées. Je ne vous dis pas qu'elles y restent. Elles y restent pas c'est parce que c'est trop bon. Tout le problème se repose du rapport du désir et de la jouissance mais il faut savoir tout de même de quel côté est accessible la jouissance.

Je sens que, j'entre tout doucement, comme ça sur le penchant des, je ne suis pas, des mémoires de trente ans de psychanalyse. Et puis, c'est la fin de l'année, on est quand même un peu entre nous. Vous me pardonnerez de dire des choses qui sont entre la banalité et le scandale, mais qui, si on les publie, finissent vraiment par être justement ce qui ouvre la porte, enfin, au déconvoi le plus permanent. Ce qui est tout de même, malgré tout, malgré tous mes efforts, celui qui reste absolument en usage et dominant dans cette centrale comme dans les voisines, il faut bien le dire.

Bon, pendant que j'y suis sur cette pente, il faudrait tout de même... Oui tenez, j'ai parlé d'en finir avec... de régler, de ne plus jamais parler de cette histoire d'obligativité. Il faut bien tout de même se souvenir, puisque j'ai parlé de contexte, dans quel milieu, quel petit cirque étroit

cette idée a fait manège, à savoir, mettre quelques noms, ce n'est pas à moi, quand même de vous les ressortir, n'est-ce pas. C'est pas sorti d'un mauvais lieu. Il y avait un nommé Edouard Pichot qui n'avait qu'un tort, c'était d'être ~~un~~ nazien, ça, c'est irrémédiable. Il n'est pas le seul. Entre les deux guerres, il n'y en avait pas mal. Il a souvent ça avec quelques cliniciens, enfin, n'est-ce pas, puisqu'il s'agit d'entre deux guerres, les rescapés de la première, vous savez, c'était pas brillant.

Et alors, ça a été repris. Ça a été repris, je ne sais pas pourquoi, si ————— mais enfin ce n'est pas à moi de vous le dire. Dans un certain contexte, alors, beaucoup plus récent et nourri d'une histoire qui n'avait en somme rien à faire avec l'objectivité et qui était ce mode de rapport très spécial qui surgissait d'une certains technique analytique dite centrée sur la refutation d'objet en tant qu'elle faisait intercesser d'une certaine façon le fantasme phallique et ce fantasme phallique spécialement dans la névrose obsessionnelle.

Voilà. Et alors, là, tout ce qui se jouait autour de ce fantasme phallique, j'en ai, <sup>mon Dieu</sup> sa foi, à plusieurs fois, à plusieurs temps de mon séminaire parlé assez, je ... suis assez remis

pour tout de même que, dans <sup>dans son</sup> Ses détails, l'usage technique,  
tout de même  
on en ait bien vu les ressorts, les points de forçage, les points  
d'échec et je ne peux là, vraiment que dire, je ne peux même  
pas dire, dire quelque chose qui résume tout ce que j'en  
ai montré dans le détail mais simplement qui montre le fond  
de ma pensée. <sup>Auj</sup>t ce qu'il y a là dedans ?

Il y a quelque chose qui a trouvé spécialement faveur  
du fait que le glissement général qui a fait que toute la  
théorie de l'analyse n'a plus pris que la référence de la  
frustration, je veux dire à tel fait tenuer, non pas autour  
du double point initial du transfert et de la demande mais  
tout simplement de la demande.

Parce que les effets du transfert, bien sûr, n'étaient  
pas négligés mais simplement mis entre parenthèses <sup>mais</sup>  
puis qu'on en attendait, en fin de compte que ça se passe, et que,  
par contre, la demande, avec spécialement ce fait qu'il se  
passe des choses sur ce point et en effet, il s'en passe,  
il ne se passe pas du tout ce que vous dites, Stein. Mais  
enfin, si vous revenez la prochaine fois, on en parlera.

La position de l'analyste dans la séance, par rapport  
à son patient, c'est certainement pas d'être ce pôle déran-  
geant lié à ce que vous appellez le principe de réalité,

je crois qu'il faut tout de même revenir à cette chose qui est vraiment constitutive, c'est que sa position est d'être celui qui ne demande rien. C'est bien ce qu'il y a de redoutable, comme il ne demande rien, et qu'on sait d'où le sujet sort, quand il est névrosé, on lui donne ce qu'il ne demande pas. Or, ce qu'il a donné<sup>à</sup>, c'est une seule chose et un seul objet (a). Il y a un seul objet (a) qui est en rapport avec cette demande spécifiée d'être la demande de l'autre, cet objet qu'on trouve <sup>lui</sup> aussi dans les cieux, dans l'entre-deux là où est élu aussi le regard, les yeux d'Oedipe et les autres devant le tableau de Velasquez quand nous n'y voyons rien, dans ce même espace, il pleut de la merde. L'objet de la demande de l'autre, nous le savons par la structure et l'histoire après la demande à l'autre, demande du sein, la demande qui vient de l'autre<sup>et</sup> qui instaure la discipline et qui est une étape de la formation du sujet, c'est de faire ça, de faire ça en temps et dans les formes. Il pleut de la merde, hein, l'expression, heu va tout de même pas surprendre des psychanalystes qui en savent un bout là-dessus. On ne parle que de ça après tout. Mais enfin, ce n'est pas parce qu'on ne parle que de ça qu'on s'aperçoit de partout où elle est. Enfin, la pluie de merde, c'est évidemment moins élégant que la pluie

de feu dans Dante, mais ce n'est pas tellement loin l'un  
de l'autre. Et puis il y a <sup>en</sup> aussi <sup>des</sup> l'enfer <sup>de</sup> la merde. Il  
y a qu'une chose que Dante n'a pas osé mettre dans l'Enfer,  
ni dans le Paradis non plus, je vous le dirai une autre fois.  
C'est quand même bien frappant.

Et en plus, hein, que nous ayons à charriier la tinette,  
nous autres analystes, ce n'est quand même plus des choses  
dont on va nous faire des couronnes ! Pendant tout un siècle,  
la bourgeoisie a considéré que cette sorte de charriage,  
que j'appelle charriage de tinette était exactement ce qu'il  
y avait d'éducatif dans le service militaire. Et c'est pour  
ce qu'elle y <sup>les</sup> envoyait ses enfants.

Il ne faut pas croire que la chose ait énormément  
changé. Simplement maintenant, on l'accompagne de coups de  
pieds dans les tibias et de quelques autres exercices de  
plat ventre, appliqués sur la reosse ou sur celle qu'assiste  
ou lui confie par exemple quand il s'agit d'entreprises  
coloniales. C'est une légère complication dont on s'est légi-  
timement alarmé, mais la base, c'est ça : le charriage de  
tinette. Je ne vois pas le mérite spécial qu'introduisent  
dans cette affaire, les analystes. Tout le monde sait que  
la merde a le rapport le plus étroit avec toute espèce  
d'éducation, jusqu'à celle, vous le voyez, de la virilité

puisqu'après avoir fait ça, on sort du régiment, un homme. Ce que je suis en train de dire, il s'agit d'une théorie et certaines savons très bien lequel je vise, c'est que/vous relisez attentivement tous ce qui s'est dit de cette di-  
légatique phallique spécialement chez l'obsessionnel et du toucher et du non-toucher et de la précaution et du rapproché, tout ça sont la merde. Je veux dire que ce dont il s'agit, c'est d'une castration anale, c'est-à-dire d'une certaine fonction qui, en effet intervient au niveau du rapport de la donnee de l'autre ou de la phase anale      c'est-à-dire ce premier fonctionnement du passage d'un côté à l'autre de la barre qui fait que ce qui est d'un côté avec le signe plus est de l'autre côté avec le signe moins. On donne ou on ne donne pas sa merde. Et ainsi on arrive ou on n'arrive pas à l'oblativité. Il est tout à fait de dom <sup>et</sup> de cadeau comme nous le savons depuis toujours parce que Freud n'a jamais dit autre chose ; il ne s'agit jamais quand on donne ce qu'en a, que de donner de la merde. C'est bien pour ça que quand j'ai essayé de définir pour vous l'amour, en une espèce, comme ça, de flash, j'ai dit que l'amour c'était Naturellement donner ce qu'on n'a pas. Seulement, il ne suffit pas de le répéter pour savoir ce que ça veut dire.

Je me rends compte que je me suis laissé aller un peu sur la pente des confidences. Et que je vais clore par quelque chose qui ne sera pas mal venu, n'est-ce-pas, Sarouan, à la suite de ce que je viens de dire, pour que vous leur fassiez la petite communication que vous avez eu la gentillesse, comme ça, de forger à tout hasard, bien dans la ligne de ce que vous apportez. Est-ce qu'un quart d'heure vous suffit ? Sinon on revoit la prochaine fois.

On a le temps.

Ça dépend

Combien est-ce que vous croyez que vous avez pour dire ce que vous avez à dire ?

Vingt minutes.

Mh bien, partez tout de suite, il sera deux heures cinq, c'est l'heure où on finit d'habitude.

Je suis incomptable.

Monsieur SAFOUAN

Le sujet de cette communication, c'est le dédoublement de l'objet féminin dans la vie anorexique de l'obsessionnel. C'est un sujet que j'ai choisi justement parce que, il va même aux mêmes questions que Monsieur Lacan a annoncées comme étant celles dont il va traiter l'année prochaine et asséné à apprécier l'intérêt et l'importance qui, pour un analyste se rattache à ce que cette question soit traitée.

Avant de la soumettre à l'examen, je vais vous présenter d'abord un matériel, qui est en effet assez exemplaire pour permettre un repérage ainsi de la structure sous-jacente à ce dédoublement mais dont vous ne manquerez sûrement pas de voir le caractère tout à fait typique.

A un moment donné de son analyse, un patient tombe anorexique et cela s'accompagne de son impuissance sur le plan sexuel. "C'est comme si chaque partie de son corps était mise dans un écrin", dit-il en parlant de la personne qu'il aime. D'où j'ai conclu à la présence d'une intention protectrice vis à vis du corps de l'objet aimé mais tout aussi bien de son phallus qu'il ne parvient pas à mettre en usage

et partant à une identification de ces deux termes.

Cela, évidemment, appelle beaucoup de prévisions qui, justement, vont se dégager par la suite. En outre, il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner ceci que, le même objet qui le fascinait, n'était pas sans lui inspirer, par moment, un certain dégoût. Par exemple, en notant un manque d'attache au niveau du poignat, ce qui veut dire aussi qu'il n'était pas sans détailler cet objet indice que son rapport n'était pas tout à fait étranger à la dimension narcissique. Je dis en effet parce que c'est l'inverse qui la qualifiait ainsi.

Mais l'important c'est que, parallèlement à cet amour qualifié par lui de narcissique, il était aussi lié d'une façon qu'il qualifiait lui, d'amplitudes à une autre jeune fille qui, non seulement le mettait mais lui demandait expressément de se laisser mettre dans une position entièrement passive afin de déverser sur lui toutes les excitations perverses qui lui plaisaient.

De sorte que l'ensemble de la situation tenait pour lui dans ce fantasme, à savoir, dit-il, "qu'il vole vers sa bien-aimée, le phallus érect et dirigé vers le bas mais l'autre s'interpose, l'attrape au vol, le pompe et quand il arrive, c'est flacide." s'exprimait

SK, c'est dans ce contexte que le patient a rapporté un rêve où il a vu son ami que j'appellerai, malicieusement, Barot portant un bas en nylon et la vue de sa jambe et une partie de sa cuisse ainsi revêtues l'a mis exactement dans le même état d'excitation que s'il s'agissait d'une femme. Et il se demande : "Quel est ce bas ?" Ce sur quoi je lui ai répondu : "c'est un écrin".

Je laisse de côté, pour le moment, je laisse de côté les effets ultérieurs de cette interprétation qui l'a fait retrouver pour un temps sa puissance sexuelle, mais l'important est que sur le champ, il répond en disant qu'il allait se lancer dans des histoires d'homosexualité mais qu'il s'aperçoit que son ami Barot n'est intéressé dans l'affaire qu'en raïson de son nom par exemple : Bas barot, que le noyau de la question est dans cet écrin et que là, il frôle vraiment la perversion. Qu'est-ce que cet écrin ? Qu'est-ce qu'il vit dedans ? Et s'il ne peut pas s'empêcher de dire oui, après tout pourquoi pas parce qu'un écrin on y met aussi des bijoux et les bijoux, c'est de la merde. Ce sur quoi il enchaîne sur des récits de masturbation anale dit-il.

Voilà pour le matériel. L'écrin, c'est le rideau, le rideau dans la thématique de l'au-delà du rideau que

Monsieur Lacan a traité dans son séminaire sur la relation d'objet, c'est-à-dire même pas  $i$  (a), image réelle du corps mais  $i$  ( $a'$ ) image virtuelle.

Si je me réfère évidemment au schéma optique paru dans l'article de Monsieur Lacan sur le numéro 6 de La Psychoanalyse, une chose qui mérite d'être soulignée d'après cet article, c'est le fait que ce n'est pas l'unique, que la saisie la plus immédiate n'est pas de l'immediat mais du médiat et que  $i$  (a) n'est jamais appréhendé en dehors de l'artifice analytique.

Je veux dire par là que, il n'y aurait même pas simple relation à ce qui, autrement serait non seulement serait une contingence indigestible parce que la notion de contingence suppose déjà, la notion d'un réassu mais ce qui servirait plutôt aux d'être rejeté à savoir l'image spéculaire, sort de cette médiation de l'autre à laquelle l'enfant se retourne.

Autrement dit que c'est d'emblée, n'est-ce pas  $i$  (a) que comme fabriqué, comme l'acte sexuel fonctionnant dans le champ de l'autre que l'image du corps fonctionne et que tout un procédé qui est vraiment le procédé analytique y mette le sujet en position d'où il peut voir  $i$  (a) réellement. x il n'y aurait même pas assumption

r Lacan            Il ne peut jamais le voir, il est construit dans le schéma et puis il le reste, c'est une construction. i (a)

Safouen           Oui. Oui bien sûr. Justement oui. Mais le contenu de l'écrin pose plus de problèmes. Le contenu de l'écrin se trouve parfois, n'est-ce pas, s'avère être parfois la mère, parfois le phallus. Ce phallus se trouve identifié à l'objet aimé de sorte que la question se pose ou bien il y a erreur de traduction quelque part ou bien une traduction juste pose le paradoxe de ce genre ce qui est probablement le cas étant donné que, étant donné l'expérience.

Alors, pour reprendre cette traduction, cette équivalence, phallus = objet aimé, on s'aperçoit que je l'ai appuyé sur la présence d'une intention protectrice. D'où la question se pose : il le protège de qui ? Sûrement pas de la fille hométo mais de l'autre, celle qu'il appelle la perverse. Cela illustre un fait que jusque-là je n'avais pas souligné à savoir que toute sonangoisse était engagé effectivement dans ses rapports avec sa bien-aimée c'est-à-dire celle qui était un pôle du désir, terme dont on peut voir combien il est plus adéquat de parler simplement du narcissisme comme il le fait lui parce qu'il ne voit que i (a) parce que rien n'est visible ... que i (a') ; c'est là que toute son phallus = fille

angoisse était engagée arrivera-t-il, arrivera-t-il pas, alors que cette angoisse était parfaitement absente dans son rapport avec la fille perverse appellée donc à désigner comme pôle de demande dont on peut voir combien ça se refusé serait plus adéquat que de parler de relation amoureuse comme il le dit lui-même.

Il faut donc examiner de plus près la description qu'il donne de son comportement et de cette dernière. Il s'en dégage ceci qu'elle se servait de lui comme d'un phallus mais cela au sens d'un objet soumis à l'exercice de ses caprices et non pas au sens de l'organe dont il est porteur parce que, c'est justement, ce sens-là, qui est exclu dans ce rapport. Son phallus réel elle le mettait hors circuit et sans doute a' employé-t-elle avec cette castration à garantir son désir et sans doute l'exaspération de ces exercices pervers retombait-elle à l'impossibilité où elle était d'intégrer, si je puis dire, sa condition d'être réellement un objet (a) c'est-à-dire un objet échangeable.

Car aussi il serait fort difficile évidemment de citer maintes observations qui mettraient en lumière cet état de choses à savoir que c'est dans la mesure même où un sujet est dans l'impossibilité, si je puis dire, de "s'avoir" comme

objet de jouissance qu'il pensera l'être, d'où d'ailleurs le paradoxe d'un être dont toute pensée serait nécessairement fausse ; bien entendu, on ne sait pas que cela même est Dieu, c'est parce qu'on ne le sait pas que la religion garde toujours, et les formes <sup>de</sup> que la vie religieuse garde toujours leur connexion structurale avec la culpabilité.

D'ailleurs on peut aussi se demander dans quelle mesure on ne peut pas dire que l'inconscient est cela, c'est-à-dire ce savoir faux dont le dire constitue cependant le vrai et qui ne se situe nulle part sauf ~~dans~~ cette <sup>mais</sup> vue, dans cette déance d'us' s'avoir en souffrance avec toutes ces considérations qui sont l'air philosophiques, je ne fais qu'anticiper sur la conclusion clinique de ce travail ou de cette observation.

Pour revenir donc au patient, il y a un malentendu ou peut-être une entente n'est-ce-pas, c'est ici qu'il n'est difficile de trancher, autant un malentendu que je qualifierai de comique n' était-ce la gravité des conséquences va s'installer et marquer son rapport à la fille perverse. C'est un malentendu que l'on peut bien au clair. C'est que, à mesure qu' s'intensifient les tentations qui le mettrait entièrement à sa merci, au moment donc où s'intensifient les tentations en somme liées à ce que i (a')

tente dans son mode d'échange à coïncider avec phi, ou plus simplement à ce qu'il s'aperçoive comme un objet qui, non pas la calme mais qui calme quelque chose en elle, il n'aura d'autre recours que de garantir sa castration à elle avec la césure sans s'apercevoir que c'est déjà chose faite, c'est-à-dire qu'il ne s'aperçoit pas que non seulement cette castration est la même de part et d'autre mais dans le sens que c'est un seul et même objet qui manque à l'un ou à l'autre qui n'est évidemment pas le phallus réel parce que cela, ça ne lui manque pas à lui et pour qui. La concerne, on peut dire que ça ne lui manque pas parce que c'est justement de cela qu'elle ne veut pas. <sup>mais que</sup> Votre <sup>qui</sup> quelle est l'image liée à cet organe à savoir le phallus imaginaire qui dès lors va fonctionner comme (- phi) par ce biais là, on peut dire que la position phallique fait que le sujet soit, non pas ni homme ni femme mais l'un ou l'autre.

Autrement dit, ce dont il s'agit en fin de compte est ceci, c'est que la neutralisation et la mise hors circuit non pas de n'importe quel organe mais de son phallus va promouvoir la fonction de l'image qui s'y rattache comme (- phi). En d'autres termes, en d'autres mots, plus i (a') tend à s'identifier à phi, plus le sujet, lui, tend, non pas,

à s'identifier mais à se subtiliser, si je puis dire en (-phâ) c'est-à-dire ~~en~~ phallus toujours présent ailleurs.

A partir de quoi, on voit, non pas comment il identifie la fille ainsi au phallus car ce n'est pas là une opération qu'il accomplit. Il s'agit plutôt d'une opération où il est pris mais on voit comment en s'engageant dans cette voie il ne voit que narcissisme, le reste, c'est-à-dire l'identification de la fille au phallus étant l'effet de ce que la demande de l'autre s'évoquait déjà à partir d'un désir.

Chose curieuse, mais cela ne paraît mériter plus d'explication, on pourrait dire à la rigueur que ce (-phâ) qui se signifie dans cet énoncé : "c'est comme si chaque partie de son corps était mise dans un cercle" où ce malentendu à rebondir nécessairement en un maladrome, si je puis dire, qui va marquer son rapport à la fille cirée comme une marque d'origine.

Le maladrome, ici, ne consiste pas en ce que la fille cirée est le phallus mais au contraire en ce qu'elle ne l'est pas ou plus précisément en ce qu'elle est moins sûre garantie de la castration de l'autre. C'est que dans toute la mesure où la vie érotique du sujet se place ainsi sous le signe de sa dépendance de l'autre puissance de l'autre, et ici,

je traite de la question , de l'autre question , de l'autre problème qui se pose à savoir que si mon corps était identifié à la mère , alors cela s'éclaire , je dis , à partir de ceci que dans toute la mesure où la vie érotique du sujet se place <sup>le signe de</sup> sous la dépendance de la toute puissance de l'autre , on ne s'étonnera pas que le même objet bien aimé se trouve également identifié aux feces .

La formule qui clarifie cet état de choses est sur laquelle je vais conclure est la suivante : plus le désir de la mère se lourde dans ce qui va fonctionner d'embée à la vie pour le sujet comme à (a<sup>o</sup>) , plus le sujet non seulement régresse mais s'aliore dans un objet prégénital , ici lequel le scytale , etc. : objet ne fonctionnera cependant que par référence à la bânce qui dans ce désir de l'autre , se signifie toujours comme castration .

Je pense que c'est à partir de ceci qu'on peut poser correctement le problème de la castration oedipienne <sup>l'annulation</sup> - j'ex- tends la castration en tant qu'elle régularise tout au moins la position phallique , laquelle position phallique est strictement identique , on l'a vu , à la castration imaginaire . C'est à partir de cela qu'on peut poser le problème de la castration oedipienne et on voit que , la question de savoir par quel cheminement s'effectue cette castration symbolique , ne saurait être résolu qu'en établissant des distinctions jusqu'à maintenant , en tout cas , indites , <sup>tautologiquement</sup> concernant la négation .

en formulés ,